



HAL
open science

Le rôle de la toponymie dans la territorialisation des lieux : le cas de Djibouti-ville

Amina Saïd Chiré

► **To cite this version:**

Amina Saïd Chiré. Le rôle de la toponymie dans la territorialisation des lieux : le cas de Djibouti-ville. Simeone-Senelle, Marie-Claude; Mahamoud Hadji, Ali Fatouma; Hassan Kamil, Mohamed. Système nominal et acte de nommer dans des langues couchitiques de la Corne de l'Afrique, 1, Lacito-Publications, pp.107-115, 2021, Diversité des langues, 978-2-490768-04-2. halshs-03542883

HAL Id: halshs-03542883

<https://shs.hal.science/halshs-03542883>

Submitted on 25 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

M.-C. Simeone-Senelle, F. Mahamoud Hadji Ali et M. Hassan Kamil (éds)

Système nominal et acte de nommer dans des langues couchitiques de la Corne de l'Afrique

DL 1
LACITO
Publications

Marie-Claude Simeone-Senelle, Fatouma Mahamoud Hadji Ali
et Mohamed Hassan Kamil (éds)

*Système nominal et acte de nommer
dans des langues couchitiques
de la Corne de l'Afrique*



LACITO
Publications

*Diversité des langues 1
Villejuif, 2021*

*Système nominal et acte de nommer
dans des langues couchitiques parlées dans la Corne de l'Afrique*

ISBN : (version papier) : 978-2-490768-04-2

ISBN : (version électronique disponible sur <http://lacito-publications.cnrs.fr>)
978-2-490768-05-9

Licence Creative Commons 4.0 (CC BY NC ND 4.0) : <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>

Collection *Diversité des langues*

sous la direction de Sebastian Fedden

secrétariat d'édition : Raphaëlle Chossenot (raphaelle.chossenot@cnrs.fr)

LACITO-Publications UMR 7107, Campus CNRS de Villejuif,

7 rue Guy Môquet, 94801 – Villejuif, France

Relectures et corrections : LACITO

(Raphaëlle Chossenot, chargée d'édition des LACITO-Publications ; Marie-Claude Simeone-Senelle, Fatouma Mahamoud Hadji Ali et Mohamed Hassan Kamil,

éditeur-e-s scientifiques ; résumés et traductions : Abbie Hantgan-Sonko (LLACAN) et

Alexis Michaud, directeur du LACITO)

Couverture conçue par Isabelle Leblic

Illustration : La ville de Djibouti, melting pot, où, dans une des rues du centre, les boutiques ont des pancartes en plusieurs langues, où se croisent des gens de langue somali, afar, arabe, vêtus de façon traditionnelle ou non, dans un cadre architectural moderne (la tour, la mosquée) ou plus ancien (la maison de style « colonial »), déc. 2018 (cliché M.-C. Simeone-Senelle)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Diversité des langues 1



Marie-Claude Simeone-Senelle,
Fatouma Mahamoud Hadji Ali
et Mohamed Hassan Kamil édés

*Systeme nominal
et acte de nommer dans des
langues couchitiques parlées
dans la Corne de l'Afrique*

© LACITO, 2021
Dépôt légal : 4^e trimestre 2021

Volume publié grâce à l'aide financière accordée par l'Institut des langues de Djibouti (ILD)/CERD (Centre d'études et de recherches de Djibouti)



I.L.D
Institut des Langues
DJIBOUTI



LACITO
Langues et Civilisations et Tradition Orale

Avertissement

Les articles réunis dans ce volume émanent de communications faites lors de la *Journée d'études sur les langues sémitiques et couchitiques* qui avait pour thème *Le système nominal et l'acte de nommer dans les langues couchitiques et sémitiques parlées dans la Corne de l'Afrique* (Djibouti, 13 décembre 2018). Cet ouvrage inaugure la collection *Diversité des langues* des Lacito Publications, accessible en ligne et gratuitement à l'adresse suivante : <http://lacito-publications.cnrs.fr/>.

Tous les articles ont été évalués anonymement selon le principe du *peer review*. Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu participer à ce processus d'évaluation, par ordre alphabétique :

Giorgio Banti, *professore ordinario*, université de Naples

Denis Creissels, professeur des universités émérite, université Lyon II

Alain Gascon, professeur des universités émérite, université Paris-VIII

Maëline Le Lay, chargée de recherche, LAM, UMR5115, Bordeaux

Samia Naïm, directrice de recherche émérite, LACITO, UMR7107, Villejuif

Delombera Negga, maître de conférences, INALCO

Joseph Jean François Nunez, chargé de cours, INALCO

Martin Orwin, professeur, université de Naples

Paulette Roulon-Doko, directrice de recherche, LLACAN, UMR8135, Villejuif

Lameen Souag, chargé de recherche, LACITO, UMR7107, Villejuif

Mauro Tosco, professeur, université de Turin

Table des matières

Introduction : Marie-Claude SIMEONE-SENELLE, Mohamed HASSAN KAMIL et Fatouma MAHAMOUD HADJI ALI	9
HASSAN KAMIL Mohamed : La composition nominale en afar. Morphologie, syntaxe et sémantique	13
SIMEONE-SENELLE Marie-Claude : De la construction génitive au nom composé en afar	31
LAMPITELLI Nicola : Le pluriel des noms en somali standard et en somali de Djibouti	53
TOSCO Mauro : When plural is a gender: evidence from Gawwada	63
FARAH Hawa A. et Abdirachid M. ISMAIL : Quelques considérations sur le somdji et le cas particulier du système possessif dans cette variété	75
MAHAMOUD HADJI ALI Fatouma : De la réalité à la scène théâtrale, les transformations du système onomastique somali	91
SAÏD CHIRÉ Amina : Le rôle de la toponymie dans la territorialisation des lieux : le cas de Djibouti-ville	107
Présentation des auteur·e·s	117
Résumés	119

Le rôle de la toponymie dans la territorialisation des lieux : le cas de Djibouti-ville

par

Amina SAÏD CHIRÉ

La République de Djibouti est un petit État de la Corne de l'Afrique. Ses habitants (de l'ordre d'un million aujourd'hui) y ont longtemps vécu de l'élevage et pratiqué un nomadisme limité entre la côte et les montagnes de l'intérieur.

Ce contexte culturel a connu une évolution notable avec la colonisation de la région par des puissances européennes à la fin du XIX^e siècle, ce qui a constitué une rupture importante et ouvert la voie à des mutations sociales telles que la société toute entière s'en est trouvée profondément affectée. En 1892, soit trente ans après le début de son installation dans la région, le gouvernement français a ordonné la création *ex nihilo* d'une ville sur la rive sud du golfe de Tadjourah et la construction d'un port en eaux profondes (Oberlé et Hugot 1985). Cette fondation obéissait à des considérations géo-stratégiques liées aux besoins propres de la France : disposer d'un point de mouillage sur la route du Tonkin et de l'Indochine et atteindre plus rapidement et plus aisément les marchés éthiopiens (Dubois 1997). Mais, elle a introduit d'autres modes de vie et d'autres normes, en cause dans le changement social que connaît le pays depuis lors.

L'intrusion de la ville et la colonisation ont jeté les bases de la sédentarisation des pasteurs afar et somali. Les sécheresses des années 1970 et la guerre de l'Ogaden (1977) l'ont parachevée. Les « naufragés du désert », à dominante somali-issa/*ciise*, ont majoritairement atterri aux portes de la ville de Djibouti (Saïd Chiré 2001). Ils sont à l'origine de la création des quartiers périphériques, des secteurs qui regroupent aujourd'hui 60,3 % des habitants de l'agglomération. L'objectif de cette contribution est de comprendre le rôle de la dénomination dans la territorialisation de ces espaces et les différentes voies qu'elle emprunte.

Pour appréhender le rôle de la toponymie dans la territorialisation de l'espace djiboutien, nous avons tenté de saisir, au travers de l'analyse des toponymes, le rôle du contrôle symbolique des lieux dans la « territorialisation » et la structuration de l'espace urbain. Il ne suffit pas de contrôler matériellement un lieu. Le contrôle symbolique semble tout aussi nécessaire à son marquage. Il peut donc être considéré comme une étape importante dans son appropriation après l'établissement de limites et de marques

et l'apparition de nœuds et de réseaux sociaux.

Pour accéder à ce rôle, la démonstration empruntera à la problématique du nom mise au point par Turco (1997). À l'aide de cette approche, seront en effet identifiées plusieurs pistes pour comprendre, dans un premier temps, le sens des toponymes et, dans un second temps, celui des processus qui en sont à l'origine.

La « territorialisation » peut être définie comme l'ensemble des procédures à travers lesquelles un espace devient territoire et la façon dont il évolue et fonctionne. Faits d'acteurs spécifiques, les pratiques sociales territorialisantes sont le résultat d'actes précis qui peuvent être résumés comme suit à Djibouti :

étape 1 : les immigrants d'origine pastorale investissent l'espace péri-urbain en érigeant dessus des habitations en matériau léger ;

étape 2 : ce contrôle physique va de pair avec la recherche d'une reconnaissance de l'occupation sous la forme d'obtention d'une concession provisoire ;

étape 3 : l'espace ainsi approprié est organisé grâce à l'apparition de nœuds (marchés, gares routières, rues marchandes) et de réseaux sociaux sous la forme de regroupements sociaux.

L'attribution de noms aux espaces territorialisés suit un parcours parallèle et complémentaire à celui de la territorialisation. Les pratiques qui l'engendrent peuvent être renvoyées à trois grandes catégories dénominatives : matérielle, structurelle et symbolique.

La dénomination matérielle accompagne l'appropriation physique de l'espace, son organisation, son objectif étant de lui donner du sens en le « parsemant » de symboles. La dénomination structurelle concerne la création de structures, c'est à dire de contextes opérationnels, aptes à la réalisation de programmes socialement importants (Turco 1997). Enfin, la symbolique participe de l'appropriation intellectuelle de l'espace.

La dénomination, quelle que soit sa nature, s'insère dans le contrôle symbolique du territoire. Elle doit son importance à la nécessité de se reconnaître et de s'orienter, une nécessité qui impose de dénommer les lieux appropriés et occupés. Cette désignation est l'occasion de la formation d'un vocabulaire destiné à qualifier les différentes facettes de l'espace. Les toponymes renvoient à une grille de lecture culturelle de l'espace qui traduit les préférences des groupes concernés. La dénomination des lieux clôt leur véritable prise de possession.

Le contrôle symbolique de l'espace repose sur des dénominations qui peuvent traduire des savoirs diversifiés. Nous distinguerons, pour ce qui concerne les secteurs périphériques de la ville de Djibouti en particulier et sa partie sud en général :

- une désignation fonctionnelle dont l'objectif est l'institution de points de repère à la surface du globe ;

- une désignation symbolique dont le but est de traduire spatialement des valeurs sociales communes. Les toponymes qui en sont issus ne sont plus des descriptions mais davantage des concepts abstraits qui plongent leurs racines dans le réservoir métaphysique de la communauté concernée ;

- une désignation performative qui renferme des concepts au contenu empiriquement vérifiés ou bien rationnellement justifiés, comme par exemple ceux qui concernent le sol, l'eau, le relief... (Turco 1997 : 234-235).

L'objectif primaire et fondamental de la dénomination est la sémantisation de l'univers, la création de lieux. En nommant les différentes parties de l'espace territorialisé, on se les approprie symboliquement et, surtout, on les fait exister matériellement afin de se repérer et de s'orienter physiquement comme intellectuellement. Selon le type de désignation impliqué, la dénomination suit des parcours différents.

Dans les quartiers périphériques de la ville de Djibouti (Balbala, Hayabley et PK12), le contrôle symbolique de l'espace en voie de territorialisation repose en gros sur des dénominations renvoyant à quatre grands types de désignation : fonctionnel, performatif, symbolique, à calembour ou encore à plaisanterie, propre aux sociétés locales et plus particulièrement aux Somalis-Issas qui occupent majoritairement ces espaces (carte n°1).

1. La désignation fonctionnelle

Pour ce qui concerne la cité la plus ancienne et la plus importante de la périphérie¹, sa dénomination (Balbala) peut renvoyer à trois hypothèses possibles.

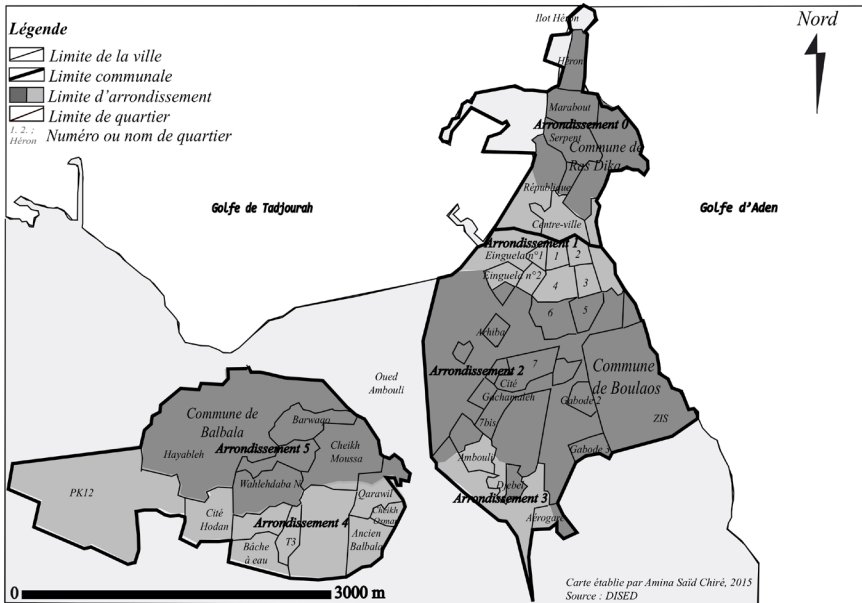
Hypothèse n°1 : son toponyme serait dû aux circonstances dans lesquelles elle s'est édifiée et, plus précisément, aux fils de fer barbelés dont la ville a été entourée en 1966, afin de barrer la route à un certain nombre de migrants, accourus du désert et jugés indésirables par l'administration coloniale. Dans ce premier cas, Balbala viendrait du terme français « barbelé ». Personnellement, nous penchons pour cette signification, car les fils de fer barbelés, signes de l'oppression et de la ségrégation coloniales, ont véritablement marqué les esprits.

Hypothèse n°2 : Balbala ayant vu le jour autour du phare d'Ambouli, son nom peut également renvoyer à cet équipement emblématique qu'est le phare. Dans ce deuxième cas, Balbala viendrait du terme somali *balbal* qui signifie « clignotement de la flamme ». Ce toponyme renvoie au repère important qu'est cet édifice symbole de modernité dans cet espace nouvellement occupé.

Dans tous les cas, son nom renferme un savoir référentiel, par conséquent traditionnel, destiné à faciliter l'orientation dans ces espaces périphériques en cours d'urbanisation. Ce type de désignation est une constante quasi-universelle que l'on retrouve dans la toponymie somali-issa.

Hypothèse n°3 : Balbala peut venir de *balbalo* qui désigne aussi, en somali, une habitation précaire formée de branchages et de bâches. Cette dénomination renvoie

1. Faubourg né en 1966 sur la rive ouest de l'oued Ambouli, autour du phare de Hayabley, entre le Delta de l'oued Ambouli, Hayabley au nord-ouest et PK12 à l'ouest. Ces quartiers, regroupés dans la commune du même nom et répartis entre les arrondissements 4 et 5, abritent 60,2 % des habitants de la capitale (arrondissement 4 : 33,5 % ; arrondissement 5 : 26,7 %) selon l'*Enquête djiboutienne auprès des ménages* 2012.



CARTE 1. – Les différents secteurs urbains de Djibouti

aux origines de la localité qui a vu le jour autour d'un caravansénil composé de quelques tentes, appelées aussi *carish* dans la même langue.

2. La désignation performative

- Hayabley (*Xaayabley* en orthographe somali), cité située au nord-ouest de Balbala, a vu le jour en 1989 après la distribution, par les pouvoirs publics, de 2 000 lots destinés à des ménages déjà installés sur des zones d'habitat spontané. Lotie, cette cité a reçu initialement pour nom officiel Tuur Cusbo « la côte salée », toponyme d'un lieu-dit situé un peu plus à l'est. Elle fut rapidement rebaptisée Hayabley par ses habitants, un toponyme bien plus complexe qu'il ne paraît.

Hypothèse n°1 : contrairement à celui de la cité précédente, ce nom pourrait venir du terme somali *xayaab* qui signifie « voile » ou « flou ». Hayabley signifierait, dans ce cas, un endroit « voilé », « flou », parce que couvert de brume sèche², c'est-à-dire un lieu dont la vision est brouillée par la distance. Dans un contexte d'étalement urbain, Hayabley peut avoir été ainsi nommée parce qu'elle a vu le jour dans un endroit éloigné, inconnu des habitants de la périphérie de la ville. Dans ce cas, son toponyme renverrait à une expérience de la pratique ou plutôt de la faible pratique de cet espace. Dans le cadre de recherches antérieures, nous avons en effet pu établir

2. Particules fines de poussière en suspension dans l'air qui opacifient la vision.

que le centre-ville restait le secteur de la ville le plus fréquenté par les habitants des périphéries pour les nombreuses opportunités qu'il renferme en termes d'emploi et d'approvisionnement (Saïd Chiré 2001).

Le processus dénomiatif qui est à l'origine de ce nom est également une constante de la toponymie somali-issa. Les Somalis-Issas divisent l'espace pratiqué en deux grands types de milieux naturels suivant les besoins objectifs qu'ils ont ou que leurs cheptels ont vis-à-vis d'eux. Ils distinguent, par les dénominations qu'ils leur attribuent, les endroits utiles des endroits inutiles (ex : *gabode* est un endroit stérile où rien ne pousse) et, dans un autre registre, les endroits proches des endroits éloignés par rapport au point occupé par l'observateur. Pour désigner les endroits les plus éloignés, les Somalis-Issas ont pour habitude d'utiliser les expressions suivantes, reliques d'un mode de vie traditionnel désormais révolu : *futto biciid*, *shawa*. *Futto biciid* signifie « l'arrière-train de l'oryx ». L'oryx se déplaçant très vite, son arrière-train est un endroit difficile à atteindre pour le commun des mortels. Le terme même de *biciid* est significatif puisqu'il vient du terme arabe *baciid* qui veut dire « loin ». Shawa (Choa en français), province abritant la capitale actuelle de l'Éthiopie, désigne également un endroit fort éloigné. Dans l'univers des pasteurs somali-issa, le Choa fut l'un des deux antipodes avec les rives de la mer Rouge et de l'océan Indien. Jusqu'au début du xx^e siècle, ces derniers ont assuré, avec les Afars, l'approvisionnement des provinces éthiopiennes en convoyant à dos de chameau les marchandises depuis les côtes jusqu'au Choa ou au Harar. Dans ces conditions, Hayabley signifierait tout simplement « perpète », et ne serait rien d'autre qu'un endroit éloigné ou inaccessible. Jusqu'à une date récente, une seule ligne de transports urbains reliait cette cité à celle de Djibouti. Peu d'infrastructures routières reliaient également le quartier de Hayabley à celui de Balbala où se trouvent les administrations les plus proches. Personnellement, nous penchons pour cette première signification.

Hypothèse n°2 : Hayabley pourrait également découler du terme somali *habaley*, (*xabaley* « petit bois ou fagot »), et signifierait « l'endroit où l'on va chercher du bois mort ». La proximité phonétique qui existe entre les deux mots expliquerait la métathèse. Ce toponyme, référant à une qualité propre au lieu, serait la résurgence d'une appellation plus ancienne. Dans tous les cas, il renvoie à une expérience traditionnelle de l'espace. Le nom officiel qui a été donné à la cité est tombé dans les oubliettes. Il ne figure plus que sur de rares plans officiels. Même les agents de l'administration municipale ont fini par adopter le toponyme populaire, preuve, s'il en faut, de la prise de possession matérielle et intellectuelle de cet espace urbain par les immigrants d'origine pastorale.

- PK12 (poste kilométrique) : la cité de PK12 a vu le jour à partir de 1992 à l'ouest de Balbala, à 12 km du centre-ville de Djibouti, et a reçu pour nom officiel « Lotissement 5 000 parcelles ». Comme la précédente, elle fut immédiatement rebaptisée PK12 par ses habitants. D'une part, le nom officiel était imprononçable pour des non-francophones, de l'autre, il n'entrait pas dans le système de dénomination traditionnelle. Son nom est interprété de plusieurs façons.

Hypothèse n°1 : L'appellation ou poste kilométrique 12 (PK12) serait un héritage

des bornes kilométriques posées par l'administration coloniale française pour baliser l'espace. Elle fixerait d'abord un repère important, le point (0) dans le centre-ville. Nous savons à quelle distance exacte de la ville se trouve la cité. Dans ce cas, il serait le fruit d'une désignation fonctionnelle.

Hypothèse n°2 : Il traduirait et marquerait l'éloignement de l'endroit. En effet, située à 12 km du centre-ville, PK12 est le quartier le plus éloigné de l'agglomération, d'autant plus que les transports urbains y sont rares. Ce toponyme traduit la distance aussi bien physique que culturelle qui sépare les habitants de la cité du reste de la ville. Même les instituteurs de l'école locale n'y viennent que de façon épisodique à cause de l'insuffisance des transports. PK12 est considérée comme une cité marginale dans tous les sens du terme même par ses propres habitants. Dans ce cas, son nom, fruit d'une désignation performative, sonnerait presque comme une malédiction. Ce type de dénomination est assez courant en Afrique dans les zones nouvellement urbanisées.

3. La désignation symbolique

La désignation symbolique renvoie à des valeurs socialement produites, mais également au sacré qui produit aussi des marqueurs sociaux parmi les plus forts. Pour cette raison, nous parlerons ici plutôt de désignation « communielle »³. À Balbala, deux quartiers importants portent des noms de cheikh⁴. Les Somalis-Issas communiellent dans le souvenir de deux ou trois d'entre eux (Cheikh Issa, fondateur de la confédération clanique des Somalis-Issas, Cheikh Moussa, Cheikh Osman, etc.) auxquels ils attribuent le pouvoir d'influer sur le cours de leur vie. Ils ont ainsi pour habitude de se rendre dans leurs mausolées pour commémorer leur disparition et surtout leur demander, en échange d'offrandes, une bonne santé, une descendance nombreuse ou encore la fortune. Les toponymes, renvoyant à des noms de cheikh, assurent donc une fonction « communielle ». Les saints et les confréries qu'ils ont fondées⁵ occupent une place importante dans la culture locale. C'est par leur biais que les sociétés est-africaines ont été islamisées. C'est également par leur biais que le savoir religieux est encore aujourd'hui délivré, au sein de mahadra⁶. Il est donc compréhensible que de telles valeurs se retrouvent traduites sur le terrain. Le soufisme est une façon de pratiquer la religion musulmane qui a séduit les habitants de la région dès le départ. Les cheikhs sont là pour consacrer en quelque sorte les nouveaux quartiers, ancrer la population dans le sol, faire le lien avec le passé, et la rassurer sur la continuité de sa présence. Les mausolées comme les mosquées sont là, en tant qu'espaces symboliques, pour affirmer et rappeler l'ordre social et les valeurs morales communes à tous les musulmans.

3. Relative à des pratiques de communion entre individus sur la base de croyances implicitement acceptées et sanctionnant une appartenance à un groupe.

4. Saint homme (dans le sens de la piété).

5. Seuls Cheikh Moussa et Cheikh Osman ont fondé des confréries.

6. Institution éducative caractéristique du monde arabo-musulman basée sur un enseignement individualisé, ainsi que sur le volontariat.

- Cheikh Moussa : le quartier ainsi désigné a vu le jour autour du mausolée de Cheikh Moussa. Cet édifice religieux fixe un repère, mais renvoie également à une désignation symbolique. La plupart des quartiers de la ville de Djibouti comptent un ou plusieurs mausolées. Cheikh Moussa jouit d'une grande aura chez les Somalis-Issas. Il est réputé pour apaiser les tourments du cœur et de l'esprit. Ces disciples ont érigé des mausolées dans toutes les villes de la partie sud du pays. Ce cheikh fut par exemple celui du bataillon somali qui a pris part à la deuxième guerre mondiale (Jolly 2013) et auquel il avait remis un bouc chargé de protéger les soldats pendant les batailles. L'animal a d'ailleurs pris part au défilé sur les Champs Élysées du 14 juillet 1945⁷.

- Cheikh Osman : la caserne située à l'entrée de Balbala, près du tombeau de Cheikh Osman, et le quartier né autour du phare, de l'autre côté de la Route Nationale 1, portent le nom de ce saint homme qui a vécu à Djibouti-ville jusqu'à son assassinat en 1966, et que beaucoup de Djiboutiens ont personnellement connu. Militant indépendantiste, il a été assassiné de façon mystérieuse par un homme qui est ensuite mort d'une curieuse maladie de peau durant son incarcération⁸. Ainsi est née sa légende ; il est considéré un peu comme le saint patron de la ville de Djibouti. Son inhumation à Balbala a scellé l'ancrage des nouveaux immigrants dans les périphéries de la capitale. Sa disparition est commémorée avec beaucoup de ferveur et de faste grâce aux dons des Djiboutiens, célèbres et anonymes, sans qu'il lui soit attaché de pouvoir particulier.

4. La désignation « calembour »

Ce type de désignation est une spécificité de la toponymie somali-issa. Les lieux qui reçoivent pour noms des calembours ou des toponymes péjoratifs sont :

- soit des territoires nouvellement conquis et dont les toponymes étrangers sont incompréhensibles. Tel est le cas de *doraleh* (endroit crasseux) et de *fuuto oday* (cloaque), deux lieux-dits situés dans les environs de la capitale djiboutienne qui sont, par ailleurs, au cœur des territoires afar conquis par les Issas dans les siècles passés ;

- soit des endroits qui ne correspondent à rien pour les intéressés. Tel semble avoir été le cas du quartier qui a reçu pour nom populaire : *Futtada ina Camuud* (le trou du c... du fils de Camuud⁹). Il s'agit en fait d'un endroit indescriptible, éloigné et très inhospitalier. Le fils de Camuud est le chef d'arrondissement qui a relogé là un certain nombre de ménages qui squattaient ailleurs le domaine public ou privé.

Afin d'extraire toute la signification qu'ils semblent renfermer et voir le domaine désignatif qu'ils mobilisent, nous avons recensé et essayé de décoder tous les noms les plus significatifs des quartiers périphériques dans le tableau qui suit. Nous avons également conservé la numérotation héritée de la colonisation.

7. Archives photographiques de la famille Cheikh Moussa à Balbala.

8. Les Djiboutiens attribuent l'assassinat de ce cheikh à l'administration coloniale qui aurait commandité son meurtre parce qu'il était un intellectuel arabisant et un anti-colonialiste convaincu.

9. *Camuud* [ʃamuud] : terre.

Nom du quartier	Type de contenu	Contenu
<i>Afar Mitirley</i>	CP	« Quartier aux parcelles de 4 m ² » : endroit exigu et inhospitalier.
<i>Agadalis</i> (quartier 10)	CP CC	CP : « Qui use les pieds » : il s'agit d'un endroit éloigné de tout. CC : Il s'agit aussi d'une plaisanterie sur l'infortune de ses habitants.
<i>Balbala</i>	CR	« Le clignotement de la flamme » ou « le fil de fer barbelé ».
<i>Balbala Caadi</i> (quartier 9)	CR	Le « Balbala originel » ou quartier né autour du phare et à proximité des anciens barbelés.
<i>Bahaache</i> (quartier 12)	CR	« Palmier doum » : les premiers occupants de ce secteur venaient d'Ambouli où les palmiers doum sont nombreux.
<i>Cheikh Osman</i>	CR et CS	CR : Quartier né en face du mausolée construit autour du tombeau de Cheikh Osman. CS : Quartier né en face du mausolée du très charismatique Cheikh Osman.
<i>Cheikh Moussa</i>	CR et CS	CR : Quartier ayant vu le jour autour du mausolée de Cheikh Moussa. CS : Quartier ayant vu le jour autour du mausolée de Cheikh Moussa, cheikh le plus vénéré chez les Somalis-Issas.
Cité ¹⁰ <i>Barwaago</i>	CP	« La verdoyante » : le vert symbolise le paradis. Il s'agit d'un endroit agréable.
Cité <i>Sharaf</i> (Cité Gouled)	CR	« Cité honneur » ou « Cité Gouled » (<i>guuled</i> : victorieux) : lieu qui fut investi par les soldats blessés lors de la guerre civile de 1991.
<i>Daba Lula</i> (quartier 10)	CP et CC	CP : « Derrières en fête » : quartier situé sur un terrain en pente, entraînant des mouvements balancés du corps. CC : Référence au postérieur des femmes qui se rendent chaque matin au marché du coin.
<i>Daneyste</i> (quartier 11)	CR et CP	CR : « Celui qui ménage ses intérêts » : quartier ayant vu le jour autour de la boulangerie de Ina Daneyste (fils de Daneyste), personne dont il a hérité son nom. CP : Quartier bien situé qui favorise la réussite de ses habitants. Daneyste est un ancien marchand ambulancier devenu un riche commerçant après avoir été importateur de <i>khat</i> et avoir ouvert une boulangerie dans le quartier qui porte aujourd'hui son nom. Le nom du quartier est donc un éponyme.
<i>Futtada ina Camuud</i>	CC	« Le trou du c... du fils de Camuud » : un endroit innommable, aussi inhospitalier que le trou du c. du fils de Camuud. Un endroit enclavé.
<i>Hariirad</i> (quartier 15)	CR CP	CR : Quartier habité par un clan « Reer Guedi » originaire de la ville de Hariirad en Somalie. CP : « Pur, soyeux » : un lieu où il fait bon vivre car situé au nord-est de la cité de Balbala, au-dessus de la mer, et bien ventilé.
<i>Hayabley</i>	CP	« Voilé » ou « flou », « perpète », endroit fort éloigné
<i>Langobale</i> (quartier 9)	CR	« Endroit où poussent des jubbiers » : quartier caractérisé par une couverture végétale.
<i>Layabley</i> (quartier 16)	CP	« Celle qui fait honte » : endroit fort éloigné, car situé au nord-ouest de <i>Xayabley</i> et particulièrement inhospitalier.
<i>Nassib Wanag</i>	CP	« Chanceux » (<i>nassib</i> : chance, <i>wanag</i> : bonne) : quartier bien situé, bien desservi et au statut foncier régularisé.
<i>Sideed Mitirley</i>	CP	« Quartier aux parcelles de 8 m ² » : endroit exigu et inhospitalier.
<i>Qaraawil</i> (quartier 13)	CR	« Tessons de bouteille » : quartier né sur le site de l'ancien dépotoir de la ville de Djibouti.
PK12	CR et CP	CR : « La borne kilométrique 12 ». CP : Un endroit éloigné, marginal.
<i>Wahleh-daba</i> (quartier 13)	CC	Toponyme afar signifiant « le col venteux » ou « frais ». C'est le seul quartier de la périphérie de Djibouti majoritairement habité par les Afars.

TAB. 1. – Récapitulatif des toponymes, de leur signification et du domaine désignatif qu'ils mobilisent

10. Une cité est généralement composée de plusieurs quartiers et disposée autour d'un lieu central (marché, commerce, gare routière, centre médical, etc.).

Type de contenu : CR : contenu référentiel
CS : contenu symbolique
CP : contenu performatif
CC : contenu « calembour » ou à plaisanterie

Conclusion

Dans les cités de Balbala, Hayabley et PK12, le contrôle sémantique de l'espace périphérique et les dénominations, qui en sont le corollaire, renvoient à des schémas traditionnels de désignation. Ils traduisent cependant l'expérience présente de l'espace urbain et la bonne ou mauvaise fortune que les immigrants d'origine pastorale y ont rencontrée. Il n'y a pas eu, par exemple, de toponymes renvoyant aux géosymboles des Somalis-Issas¹¹. Pour toutes ces raisons, l'on peut considérer que ces dénominations constituent une preuve de plus de la prise de possession de la ville par les nomades et de l'adaptabilité de leur culture traditionnelle.

Bibliographie

- DUBOIS, Colette. 1997. *Djibouti 1888-1967. Héritage ou frustration ?* Paris : l'Harmattan, 432 p.
- Enquête djiboutienne auprès des ménages pour les indicateurs sociaux et budget consommation*, 3. Djibouti : DISED (EDAM 3-SQ).
- JOLLY, Laurent. 2013. *Le tirailleur « somali » : le métier des armes instrumentalisé (début XX^e siècle - fin des années 60)*. Thèse de doctorat. Pau : Université de Pau et des Pays de l'Adour.
- OBERLÉ, Philippe & Pierre HUGOT. 1985. *Histoire de Djibouti. Des origines à la République*. Paris : Présence africaine.
- SAÏD CHIRÉ, Amina. 2001. *Le nomade et la ville en Afrique : stratégies d'insertion urbaine et production d'espace dans la ville de Djibouti*. Thèse de doctorat. Bordeaux : Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3.
- TURCO, Angelo. 1997. Aménagement et processus territoriaux : l'enjeu sémiologique. *Espaces et Sociétés* 90-91. 231-254.

11. Centres historiques traditionnels.

Système nominal et acte de nommer dans des langues couchitiques de la Corne de l'Afrique rassemble une partie des communications faites lors de la Journée d'études sur les langues sémitiques et couchitiques qui s'est tenue à Djibouti en décembre 2018. Sept chapitres sont ainsi rassemblés ici, tous dévolus à des langues couchitiques parlées en République de Djibouti, en Érythrée, en Éthiopie et en Somalie.

Dans la première partie, cinq contributions abordent l'étude des systèmes nominaux dans une perspective typologique et comparatiste, à travers les procédés de compositions nominales en afar (M. Hassan Kamil), la formation des noms composés dans cette même langue (M.-C. Simeone-Senelle) et celle du pluriel en somali de Djibouti (N. Lampitelli). L'étude du pluriel en gawwada se fait sur un plan plus théorique, remettant en cause le rattachement traditionnel du pluriel à la catégorie du nombre (M. Tosco) ; enfin, pour clore cette session linguistique, A. Mohamed Ismail et Hawa A. Farah s'intéressent à la formation d'un nouveau système possessif qui émerge dans un sociolecte en somali de Djibouti. La deuxième partie est, quant à elle, dédiée à l'art de nommer dans la tradition orale. Elle est illustrée par deux textes. L'un aborde les transformations du système onomastique somali à travers l'étude de la dation du nom à un enfant comparée à celle attribuée aux personnages fictifs de théâtre (F. Mahamoud Hadji Ali). L'autre, qui clôt l'ouvrage, concerne la toponymie des quartiers périphériques de Djibouti-ville (A. Saïd Chiré). Il met en valeur son rôle dans la prise de possession et la maîtrise du territoire.

L'originalité de cet ouvrage réside dans la mise en valeur de la complexité de l'acte de nommer, tant du point de vue linguistique qu'ethnologique, et ce à travers une étude de trois langues couchitiques parlées dans la Corne de l'Afrique qui donne accès à la culture qu'elles véhiculent. Les linguistes seront intéressés par la description de faits caractéristiques du système nominal et de son évolution. Les ethnologues, sociologues et géographes apprécieront l'analyse des stratégies qui déterminent l'acte de dation et ses enjeux.

Marie-Claude Simeone-Senelle, directrice de recherche émérite au LLACAN CNRS, est spécialiste de linguistique afro-asiatique. Elle étudie et documente les langues parlées des deux côtés de la mer Rouge, plus particulièrement l'afar parlé à Djibouti, en Érythrée et en Éthiopie, les langues sudarabiques modernes du Mahra et de l'île de Soqatra au Yémen, le dahaalik, langue éthio-sémitique parlée en Érythrée, et l'arabe vernaculaire et *lingua franca* au Yémen et dans la Corne de l'Afrique. Ses publications portent essentiellement sur la description linguistique, la comparaison, les contacts de langues et la littérature orale traditionnelle.

Fatouma Mahamoud Hadji Ali, docteure en langues, littératures et civilisations du monde de l'INALCO (2017), est actuellement chercheuse à l'Institut des langues de Djibouti (ILD). Elle est spécialiste de littérature orale somali, – domaine encore peu étudié à Djibouti –, en particulier du théâtre somali. Elle a publié des articles, entre autres dans les *Cahiers de littérature orale* et, fin 2020, un ouvrage illustré de chansons et poèmes-berceuses pour enfants en somali *Heeso carruureed* (L'Harmattan), avec traduction et commentaires.

Mohamed Hassan Kamil, docteur en sciences du langage, linguistique et didactique des langues de l'INALCO (2015), ancien président de l'Union pour le développement et la culture (2015-2019), est chercheur et directeur de l'Institut de langues au Centre d'étude et de recherche de Djibouti (CERD). Il a été lauréat du prix international « Kadima » de l'Agence intergouvernementale de la francophonie (AIF) en 2002 pour son manuel de grammaire *Parlons afar. Langue et culture* (L'Harmattan). Il est également auteur de nombreux ouvrages et articles sur la langue afar.

Ouvrage imprimé grâce
au soutien financier du CERD/ILD



Prix : 14 € TTC

ISBN : 978-2-490768-04-2



9 782490 768042

Photo de couverture : La ville de Djibouti, melting pot, où, dans une des rues du centre, les boutiques ont des pancartes en plusieurs langues, où se croisent des gens de langue somali, afar, arabe, vêtus de façon traditionnelle ou non, dans un cadre architectural moderne (la tour, la mosquée) ou plus ancien (la maison de style « colonial »), déc. 2018 (cliché M.-C. Simeone-Senelle)

version électronique disponible sur
<http://lacito-publications.cnrs.fr>